

Le roman comme fuite et comme éducation

Francine, *D'Amour*, *Les Jardins de l'enfer*, Outremont, VLB éditeur, 1990, 193 p

Naïm Kattan, *La Fortune du passager*, LaSalle, Hurtubise HMH, collection « L'Arbre », 1990, 343 p

Gabrielle Pascal

Numéro 59, automne 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38293ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pascal, G. (1990). Compte rendu de [Le roman comme fuite et comme éducation / Francine, *D'Amour*, *Les Jardins de l'enfer*, Outremont, VLB éditeur, 1990, 193 p / Naïm Kattan, *La Fortune du passager*, LaSalle, Hurtubise HMH, collection « L'Arbre », 1990, 343 p]. *Lettres québécoises*, (59), 17–18.

Francine, D'Amour, *Les Jardins de l'enfer*, Outremont, VLB éditeur, 1990, 193 p., 14,95 \$.

Naïm Kattan, *La Fortune du passager*, LaSalle, Hurtubise HMH, collection « L'Arbre », 1990, 343 p., 28,95 \$.

Le voyage comme fuite et comme éducation

ROMAN
Gabrielle
Pascal

Dans son second roman, en apparence très différent du premier

quoique tout aussi original, Francine d'Amour privilégie de nouveau les

mécanismes de la cruauté comme avatar de l'amour.

En effet, dans *Les Jardins de l'enfer*, il s'agit encore d'une mise en scène de la destruction du père, devenu narrateur sous le nom de Gabriel Langevin.

Les mécanismes de la cruauté

La longue dérive suicidaire de ce personnage qui a une trentaine d'années semble renforcée, sinon déclenchée, par sa relation avec un couple de jeunes gens à peine majeurs, Alexis et Marianne, sortes d'enfants symboliques dont il s'est épris et qu'il a recueillis chez lui. Il joue auprès d'eux un rôle parental qui donne à leurs relations amoureuses une symbolique incestueuse. Ayant pris au sérieux leurs jeux érotiques, Gabriel devient leur otage affectif. Pour fuir cette dépendance, il cherche l'oubli sur un autre continent, mais découvrant que sa passion l'habite comme un mal mystérieux, il choisit de s'abîmer dans une brûlante autodestruction.

Le personnage de Gabriel est défini tout entier par cet amour sans réciprocité qu'il porte à Marianne et Alexis, deux fugueux qui ont quitté leur famille et leur campagne pour Montréal et dont il est dit que leur pacte est né de leur ressemblance: « Il s'étaient reconnus au premier regard » (p. 125). Cette fuite loin du foyer parental s'accompagne d'une puissante nostalgie de sécurité et de luxe. Une motivation logique et opportuniste est ainsi donnée de leur capture organisée de parents symboliques aptes à les entretenir. Mais elle masque un dessein plus obscur et plus poétique qui consiste pour la ro-

mancière à multiplier à l'infini l'image de l'abandon et, pour y parvenir, à répéter celle de la séduction.

Œil pour œil

C'est Gabriel qui actualise dans tout son absolu l'expérience de l'abandon symbolique qui est comme le levain du texte entier et engendre une série de motifs caractérisés par le rejet. Face au couple qu'il aime, Gabriel se sent comblé et rejeté, comblé de caresses, mais toujours exclu de cette unité du couple qui, comme une citadelle, reste pour lui inexpugnable. À l'intensité du plaisir qu'on lui donne correspond donc la profondeur d'un désespoir sans appel.

Pour échapper à la tenaille de cette douloureuse passion, Gabriel ne trouve qu'un seul recours: abandonner ses deux amants qui ne peuvent aimer qu'eux-mêmes et qui prodiguent la volupté sans pouvoir lui ajouter l'amour. Il quitte donc son domicile sans les avertir, car son amour trahi ne trouve que la trahison pour réponse. Avant tout, Gabriel essaie de se protéger du pouvoir absolu que le couple a conquis sur lui, sur son existence et sur son habitation. Il définit ainsi son état moral: « J'étais devenu un épouvantail que vous becquetiez comme des corbeaux » (p. 21).

Le mythe du rejet

C'est aux îles Galapagos que Gabriel jette l'ancre. Mais dans ce décor de début du monde où tout devrait le distraire de ce qu'il nomme



ses « amours jumelles », Gabriel est amené à ne penser qu'aux deux êtres qu'il a fuis.

Le mythe du rejet, très présent dans notre littérature, a

rarement été illustré avec autant de force et peut-être

jamais avec un tel lyrisme. Parmi les personnages qui servent à l'animer, retenons la chatte Aurore dont le rôle consiste à exprimer avec la fidélité absolue et impudique du pur instinct la nostalgie de l'attente.

Le lyrisme du style très personnel de D'Amour rend poétique cette aventure suicidaire autour de laquelle elle tisse un voile chatoyant composé d'images exotiques, d'allusions intimistes, alternant avec des descriptions réalistes et des confidences ébauchées. Elle nous livre ainsi les humeurs et les secrets de ses personnages. La magie de ce style agit sur le lecteur, suppléant aux articulations quelquefois absentes et aux obscurités ainsi engendrées. Et elle nous amène jusqu'aux mutations finales qui présentent un couple triomphant de tout dans la permanence des éléments et du cosmos: Gabriel devenu « phénix de pierre » sous l'éclairage d'une constellation nouvelle en forme de chat, baptisée « Aurore ». Ainsi se retrouvent, dans l'éternité du mythe, celui qui a trop aimé et celle qui n'a jamais douté de l'amour.

Le long voyage d'Ezra

Rien n'est plus romanesque que la situation d'un héros qui poursuit avec passion à travers le monde un but qui se révèle une illusion. Et rien n'est plus intéressant que de voir à la fin du récit ce personnage assagi par sa quête au point de découvrir sans amertume le renoncement. Dans son dernier roman, intitulé *La Fortune du passager*, Naïm Kattan offre ces deux plaisirs successivement.

Son roman a pour héros un adolescent, Ezra Aslan, Irakien né à Bagdad, juif et arabe. Depuis l'enfance, il a fait des rêves de voyages. Mais, pour lui, le premier départ prend la forme d'un exode et le monde rêvé lui apparaît sous la forme de baraques de réfugiés. Devenu Israélien, il travaille à la cueillette des oranges et doit aussi, exténué, entendre parler de ce pays à construire dont on lui dit qu'il est le sien, entre chaque lourde caisse qu'il coltine. Après avoir terminé ses études secondaires en suivant des cours du soir et occupé un emploi dans une banque, Ezra monte en grade, mais on lui fait comprendre que les postes de commande sont réservés aux membres de la famille de son patron. Ainsi l'hébreu, qu'il a appris laborieusement, ne peut pas lui ouvrir toutes les portes. L'auteur montre avec finesse que la chance fait aussi partie de l'aventure d'Ezra quand il rencontre un vieil homme qui fait de lui son associé et bientôt son héritier. Il lui faut cependant

gagner un procès contre les enfants de son bienfaiteur. Mais à vingt-cinq ans, Ezra se retrouve riche. La situation instable qui prévaut en Israël le pousse à partir en Europe. Afin de ne pas subir les inconvénients d'une loi qui prive ceux qui quittent Israël de leur citoyenneté et de leurs biens, il fait sortir son argent du pays par un intermédiaire. Toutefois, ni à Genève, ni à Londres, ni à Paris il ne parvient à retrouver l'escroc qui a fait d'autres victimes.

La quête de l'amour

Au cours de ce combat qu'il mène contre la destinée, Ezra tente sans succès de trouver le bonheur dans des liaisons passagères. Le romancier montre bien comment, à force de se méfier de son désir auquel s'offrent les filles de ses patrons comme aussi les sœurs et les amies de ses proches et par méfiance de l'enracinement traditionnel, Ezra se retrouve toujours seul.

L'éducation d'Ezra

Le long voyage d'Ezra qui le conduit jusqu'au Brésil compose un périple autour de lui-même. *La Fortune du passager* est un roman d'éducation au cours duquel le héros perd, puis retrouve, perd encore et regagne enfin une fortune. L'auteur fait de cet argent perdu et retrouvé un beau thème symbolique. **Les vicissitudes d'Ezra**

prennent une valeur universelle, car le héros apprend

et accepte progressivement le fait que le rapport de

forces domine toutes les solidarités. Ayant découvert la pusillanimité des appartenances, familiales, tribales, nationales et raciales, Ezra se contente de devenir modestement ami de lui-même. Naïm Kattan montre avec force que le principal ancrage d'une vie est constitué par des actes de la volonté.

Dans un mouvement d'opportunisme vital plein d'une générosité dont il est le premier bénéficiaire, Ezra renonce à se venger de son ennemi sur le mode sérieux de la haine. Il choisit de s'offrir une vendetta ludique dans laquelle triomphe, avec l'amour, une sagesse souriante et raffinée, digne des meilleurs récits orientaux. **Lq**